Un Jour à Mettray

« Forcement une famille j'en voulais une »

(Entretiens filmés)

Michel Basdevant
En ce milieu[1] du 19ième siècle, la France est à l'aube de son industrialisation. Le pays est parcouru par de nombreux enfants vagabonds, de là à les considérer comme des enfants criminels il n'y a qu'un pas. Les prisons regorgent pêle-mêle, d'enfants et d'adultes. Il faut éloigner les enfants des cités, les faire sortir des prisons, les sauver par le travail de la terre, la nature les rapprochant de Dieu !
En 1839, Frédéric Auguste Demetz, magistrat, figure de ce puissant courant philanthropique qui se manifeste sous la forme d'une véritable internationale, s'installe avec l'appui de notables et d'hommes politiques : Arago, Ledru-Rollin, Lamartine, Tocqueville… sur les terres du vicomte de Brétignières de Courtelles, pour ouvrir une des premières colonie agricole et pénitentiaire française, dont la renommée s'étendra bien au-delà des frontières nationales.
Elle n'accueillit que des enfants mineurs et remplaça les barreaux par le travail au champs.
En 1850 une loi fut votée qui permettait aux colonies de recevoir des enfants acquittés pour avoir agi sans discernement, auxquels plus tard viendront s'ajouter les pupilles de l'Assistance publique jugés difficiles ou vicieux, (loi de 1904).
Des champs, des cailloux, une chapelle, une place, une douzaine de petits pavillons appelés « famille » où une cinquantaine d'enfants vivaient encadrés par un chef de famille et des frères aînés issus du rang, un ordre militaire et religieux rigoureux, un quartier disciplinaire, une école de formation du personnel dite « école des contremaîtres » au rôle discuté, voilà à gros traits les caractéristiques de cette institution exemplaire par sa longévité. Le 4 juin 1939, l'Association La Paternelle fut crée, aujourd'hui encore elle préside aux destinées de l'actuel Impro, « Village de jeunes » de Mettray.
De 1839 à 1880, les historiens ont parlé de l'âge d'or de Mettray. De 1880 à 1910 du déclin. 1910-1937 représente la période noire de Mettray, celle où l'expression « bagne d'enfants » pris tout son sens.
De la fondation à la fermeture en 1937 plus de 10000 jeunes sont passés par Mettray.
Michel Foucault verra dans Mettray « la forme disciplinaire à l'état le plus intense », le « modèle où se concentrent toutes les technologies coercitives du comportement » : celle de la famille, de l'armée, de l'atelier, de l'école, du judiciaire, de la prison. « Superposition de modèles différents qui permet de circonscrire dans ce quelle a de spécifique la fonction de dressage ».
L'histoire de la colonie appartient aux enfants qui y ont séjourné. Laissons les rares témoins, inconnus ou célèbres, s'exprimer.
Jean Genet, qui fut placé à Mettray de septembre 1926 au mois de mars 1929, écrit en 1943 dans Le miracle de la rose : « Se peut-il que le monde est ignoré l'existence, ne l'ait même pas soupçonné, de 300 enfants organisés dans un rythme d'amours et de haines à l'endroit le plus beau de la plus belle Touraine ? La colonie menait là, parmi les fleurs et les arbres aux essences rares, sa vie secrète, obligeant jusqu'à vingt kilomètres alentour des paysans à

[1] Texte de Michel Basdevant, voix off.

demeurer dans l'inquiétude, dans la crainte qu'un colon de seize ans ne s'évade et mette le feu à sa ferme ».
A la même époque ou Jean Genet était colon, deux enfants, André Clarté et Raoul Léger s'y trouvaient parmi tant d'autres. Le 15 février 1989, lors d'un dîner-conférence organisé, à Mettray per l'association La Paternelle, ces deux anciens colons sortent de l'anonymat et témoignent.

Raoul Léger[2] :
Ecoutez, messieurs dames, ici, à l'emplacement où vous venez de manger, vous entendez, c'était le quartier disciplinaire de Mettray, où on y crevait de faim et de soif. Et ça, je m'en excuse devant monsieur Delussé[3], c'est la stricte vérité. Ici, quand on attrapait 30 jours de quartier, écoutez bien ce que je vais vous dire, c'était le pain sec, un morceau de pain sec, un quart d'eau le midi, surtout l'été j'aime autant vous dire que c'était terrible, et un quart d'eau le soir, avec un morceau de pain, pas plus. Quand vous aviez fait, écoutez bien, vous aviez une gamelle tous les quatre jours, une gamelle d'haricots, soit d'haricots rouges soit d'haricots blancs. Les haricots, je les ai toujours bien aimés, ça m'a jamais dégoûté, voyez même maintenant j'en mange, et je me régale. Mais, à l'époque, j'aurais mangé la gamelle, complète, même tous les jours, mais j'en avais une que tous les quatre jours. On avait droit à la gamelle tous les jours qu'au bout de 30 jours de quartier, on avait droit à la gamelle tous les jours après trente jours de quartier. Il fallait pas grand chose pour aller au quartier, messieurs dames.
Je suis arrivé ici à 11 ans, et j'ai vu ici, au quartier, j'y étais pour évasion, je m'étais évadé si on veut, ce n'était pas évadé : je cassais des cailloux… je me souviens c'était derrière la Famille Jeanne d'Arc, si vous l'avez vue tout à l'heure, et j'avais perdu le coin du picot, il y avait… c'était des picots, on avait un esclot[4] au pied et on devait casser les cailloux. C'était pas les grands qui cassaient les cailloux, c'était les gosses de sept…vous entendez bien, je ne mens pas, de sept ans à treize ans. Et ces cailloux, vous les cassiez avec un picot, vous coincez, mettons, un gros caillou entre votre esclot et vous le cassiez avec le picot. Quelquefois, le caillou… votre picot glissait sur le caillou et vous cassait l'esclot, alors là pas d'histoire, messieurs, la première fois, c'était huit jours de pain sec, messieurs, dames, je m'excuse pour les dames, c'était pas huit jours de pain sec, la première fois c'était huit jours de pain sec la deuxième fois, c'était huit jours de quartier.

Ce[5] qui me dégoûtait, alors là c'était le riz, hein… Ah, le riz !

Jacques Bourquin
Et la viande vous en aviez quand ?

Raoul Léger
Oh, jamais, jamais, jamais.

André Clarté[6]
Jamais de viande. Si, le 14 juillet, on avait des frites.

Raoul Léger

---

[2] Colon à Mettray de 1922 à 1927. Les invités sont encore à table, les colons face à eux.
[3] Henri Delussé, fils de monsieur Delussé, inspecteur à la colonie de 1909 à 1934.
[4] Sabot.
[5] Séquence filmée à l'extérieur, devant une Famille, Les jeunes de l'Impro sont autours des colons.
[6] Colon à Mettray de 1925 à 1933.

Comment elles étaient aussi !

André Clarté
Il y avait un verre de vin. Il me semble qu'il y avait un verre de vin.

Raoul Léger
Ah, un verre de cidre. Un verre de cidre.

André Clarté
Ah ? Je croyais que c'était un verre de vin.

Raoul Léger
Celui qui avait pas fait le con.

André Clarté
Ah ben moi je faisais pas le con. Y-a des fois que je faisais… Avec les hamacs on se foutait en l'air.

Raoul Léger
Comme dans la marine.

Jacques Bourquin[7]
Racontez-nous la manœuvre des hamacs. On va voir s'il se trompe.

Raoul Léger
Il disait « Aux hamacs ! ». Alors vous deviez faire demi-tour[8], « décrochez les hamacs »… décrocher les hamacs, demi-tour, deux ou trois pas en avant, je m'en rappelle plus, trois pas hein ? C'était trois pas, un , deux, trois. « Accrochez les hamacs ». Il fallait que ça claque. « Au temps », s'il y avait eu un clic « au temps… au temps »… Il pouvait faire durer si vous aviez à faire à un gaffe qui était vache. Ici non. Ici non. Mais il paraît qu'il y a des Familles… Chez Forestier non plus. Mais des fois, c'était trop. « Au temps », il en faisait, hein ? Bon, « Demi-tour droite, alors vous faisiez demi-tour à droite. Non, à gauche, à gauche qu'il disait, à gauche. Alors un pas en avant et l'autre, un pas à droite parce qu'on ne couchait les deux têtes ensemble…

Jacques Bourquin
Ils étaient tête-bêche.

Raoul Léger
Un aux pieds, un à la tête.

Jacques Bourquin
Et pourquoi ils étaient tête-bêche ?

Raoul Léger

---

[7] Séquence filmée dehors devant la Famille où était Raoul Léger.
[8] Les hamacs étaient repliés dans la journée.

… Pour ne pas qu'on puisse parler… tout ça… (silence)… Et là…c'était, oui… alors après, ils disaient « Mettez les rabans[9] ». C'était un carré, un bout de bois carré comme ça, avec un œillet, quoi. Alors il fallait mettre notre bout de bois dans le machin et après… Après : « Déshabillez-vous », en pans de chemise et au lit, quoi, tous ensemble.
C'était à genoux qu'on devait se mettre pour la prière, à genoux. On était tous à genoux. Alors il y en avait un qui faisait la prière. Et l'autre il disait « Je vous salue Marie » et puis après la prière, au lit.

André Clarté[10]
Quand je suis arrivé à la colonie, au quartier, ils m'ont fait déshabiller et ils m'ont donné des affaires, pénitentiaires. Après j'ai eu droit à un morceau de pain et à un morceau de fromage blanc. J'ai couché au quartier, sur le ciment, en attendant d'être affecté, à la Famille « F », c'est à dire à côté de l'aumônier. Et là, y'a un chef qui m'a reçu. Tous les jours, on avait un morceau de pain. On avait, à midi, on avait des haricots blancs et des haricots rouges…

Raoul Léger
… le soir !

André Clarté
… comme mon camarade il dit. Pour aller dans les champs, bon, ça, j'ai fait un peu tous les métiers. J'ai coupé le blé à la faucille, quand il y avait les moissons, on avait une bonbonne de cidre que l'on portait à deux.
Je vais vous citer les chefs que j'ai eu Monsieur Mabillot, Gougeon. Maintenant il y avait un chef de culture : Monsieur Beaudoin, celui-là qu'avait le petit cheval, qui visitait les fermes…

Henri Delussé
Péchard il s'appelait.

André Clarté
Oui.. Qui nous rendait visite avec sa petite voiture et son cheval. On touchait un peu d'argent. Il y a des jours, il y avait le chef des travaux qui faisait un rapport, si on avait fait une faute, aussitôt on allait au quartier pour passer devant le directeur. Il y a des fois ça passait, mais après on avait de la prison jusqu'à « nouvel ordre ». Et on attendait que le directeur ou l'inspecteur nous appelle monsieur Delussé, son remplaçant, pour être libéré… Et le directeur, c'était monsieur Voisin et celui-là que j'ai marqué tout à l'heure.

Henri Delussé
J'étais plus là. C'était en quelle année ?

André Clarté
Et puis l'inspecteur, c'était monsieur Delussé. En 1928 il tombait de la neige et il faisait froid et il fallait casser les cailloux quand même. Et c'est le vent qui a balayé la neige. Pendant un mois. Et je me souviens de ça.
Voilà mes camarades ce que je peux vous dire.
Henri Delussé[11]
Vous étiez là en quelle année ?

---

[9] Tresse ou sangle servant à fixer.
[10] Séquence filmée dans la salle à manger. André Clarté lit un texte qu'il a préparé.
[11] Séquence filmée devant un atelier.

Raoul Léger
De 22 à 27.De 1922 à 1927.

Henri Delussé
J'étais au collège, je préparais math-élém. Et puis en 23, je partais militaire, mais... j'étais de l'autre côté de la barricade. Mais… alors vous vous souvenez de mon père ?

Raoul Léger
Oh, très bien ! Il était assez grand, mince. Un grand mince, oui, oui, ah ! J'ai eu affaire à lui, hein.

Henri Delussé
Alors vous avez une opinion sur lui ?

Raoul Léger
Mon opinion c'est qu'il était, je vais vous dire une chose, cinquante fois meilleur que le directeur. C'est tout ce que je peux vous dire, hein.

Henri Delussé
Vous étiez avec Lardet ?

Raoul Léger
Ouais ouais, le gros là…Est-ce que vous vous souvenez d'un…

Henri Delussé
Mon père n'a jamais pu l'encaisser.

Raoul Léger
Je vais vous dire une chose. Est-ce que vous vous souvenez d'un monsieur Glaveau ?

Henri Delussé
Glaveau, oui.

Raoul Léger
Ca c'était la reine des salopes. Ca plus crapule que ça, vous ne pouviez pas trouver.

Henri Delussé
Il portait mal son nom. Ben, il était un peu le patron du quartier.

Raoul Léger :
C'était lui ! C'était le patron du quartier. Lui, il vous aurait laissé crever de faim et de soif.

André Clarté
Ah oui, oui, oui. C'est vrai.

Raoul Léger
C'était l'ordure la plus complète que je… qu'on peut trouver. D'ailleurs c'était la plus ordure de Mettray, ici.

Henri Delussé

Oui, mais enfin, c'est peut-être parce que vous savez que monsieur Delussé était mon père…

Raoul Léger
Non pas du tout, non. Non, n'ayez aucune crainte. J'ai eu trente jours par votre père, hein, et…

Henri Delussé
C'était peut-être motivé ?

Raoul Léger
C'était motivé, si. Si c'était motivé mais j'ai eu trente jours. Mais avec l'autre avec qui vous savez, lui il en a eu quarante-cinq. Il avait su pourquoi que je m'étais bagarré avec.

Henri Delussé
Il y a un petit détail, voyez-vous, que j'ai appris par mon père et qui me…et qui éclairait quand même sur son caractère… C'est… je dis pas lâche mais je veux dire par-là quand même…

Raoul léger
Ah non !

Henri Delussé
… pas mal disposé envers vous. C'est que c'est la chose suivante : Le 14 juillet, c'était la grande fête…

Raoul Léger
Sa grande fête ! ben je faisais de la gymnastique, vous vous rappelez, là. On nous mettait des ceintures de…

Henri Delussé
… et ce jour là, ce jour là, non seulement les colons faisaient un petit repas un peu plus, un peu plus choisi…

Raoul Léger
… ceux qui faisaient de la gymnastique, ceux de la gymnastique et puis… surtout ceux de la gymnastique. Et les autres aussi un petit peu, on avait des frites.

Henri Delusssé
Il y avait des jeux…

André Clarté :
Oui la course à pieds, tout ça…

Henri Delussé :
Et puis vous aviez le droit de fumer.
Raoul Léger
Deux cigarettes, on avait le droit. C'est exact.

Henri Delussé :

Bon, et bien quand dans le mois de septembre, mon père trouvait des colons dans un coin qui fumaient : «Tu fumes ? D'où elles viennent ces cigarettes-là ?». « C'est celles du 14 juillet » (rires).

Raoul Léger[12]
Oui, oui, oui. Ah ben ça…

André Clarté
L'après-midi, on allait en promenade. On ramassait des mégots. Y'avait des gens qui étaient gentils, qui nous donnaient des cigarettes…

Raoul Léger
… des fois qu'ils jetaient, mais y'avait l'œil ! Houla la !

André Clarté
On n'avait même pas le temps de ramasser la cigarette, pan, un coup de pied dans le cul.

Raoul Léger
Il nous guettait et celui qui se baissait, il savait que c'était pour ramasser un mégot. Alors, on ramassait le mégot mais c'était l'autre qui le prenait derrière tout de suite. Il ne s'était pas baissé… « Ben non, chef, j'ai pris un caillou. » (rires) On passait le mégot à l'autre derrière. L'autre il prenait le mégot. Lui, il ne s'était pas baissé. Et puis, on finissait qu'on s'en foutait, hein.
Moi, j'ai vu à la brosserie, là. Je m'en rappelle. Le dernier, c'était le dernier surveillant que j'ai connu à la brosserie, qui était avec le bouc là, c'était l'ancien cocher de fiacre du directeur.

André Clarté
Ben, c'est celui-là qui est venu me chercher à l'hôpital.

Raoul Léger
Ben oui. C'était l'ancien cocher de fiacre, qui après, il est devenu surveillant à la brosserie. Ecoutez on lui en faisait voir! Hein… Pourtant, qu'est-ce qu'il mettait comme coups de trique, hein. Il passait, on prenait une botte de coco, vous savez quand on faisait nos brosses c'était des bottes de coco… alors on devait les taper comme ça, on tapait les bottes de coco et il avait le dos tourné… pan ! Qu'on lui faisait en plein sur sa tête : « Qui est-ce qui a fait ça ? » Personne répondait, hein, c'est pour ça que je vous dis qu'il n'y avait pas de mouchards. C'est pas vrai.

Jacques Bourquin
Il n'y a pas de mouchard ?

Raoul Léger
Le type, il s'amenait… paf, il commençait à… Bim boum jusqu'à. A peine le dos tourné, il en recevait une autre. Des fois, toute l'après-midi. Il en avait marre. Il savait plus où taper.

[12] Séquence filmée devant la brosserie.

Jacques Bourquin
On vous reconnaissait à l'extérieur ?

Raoul Léger
Ah ! Ben, vous ne pouviez pas allez loin, la tête tondue. Comment vous voulez aller, en sabot, pieds nus ? Moi j'ai été pris à Saint-Pierre-des-Corps en montant dans le train, hein. Alors, le cheminot, il a fait semblant de rien. Je croyais qu'il m'avait vu… je dis « Mais non il m'a pas vu ». Mais il m'avait vu. Il a prévenu les gendarmes. Les gendarmes sont arrivés, m'ont cueilli dans le wagon. Et quand je suis descendu, il dit : »Surtout n'oubliez pas la prime, hein », il dit.

Jacques Bourquin
Ah ! Il y avait la prime ?

Raoul Léger
Ah, ben, ça m'étonne pas ! Ils avaient une prime ! Mais c'était la chasse. S'il y avait un évadé, ils le savaient tous. Bon, ben c'était la chasse, la chasse à l'évadé. Et puis, je vous garanti avec des fourches, qu'ils étaient là qui vous tenaient.

Jacques Bourquin
Et quand on se rebellait, qu'est-ce qui se passait, là ?

Raoul Léger
Oh, ben c'était vite fait, hein. Vous étiez matraqué au quartier. Ca allait vite, hein. Ah, ah ! Qu'est-ce que vous croyez !

Jacques Bourquin
Alors le quartier, c'était… ?

Raoul Léger
Ah la la ! les rebellions y'en avait pas beaucoup hein, vous étiez vites matés. Boum, boum, hein, pas semblant, ah, non !

Jacques Bourquin
Alors, au quartier, on y restait combien de temps ?

André Clarté
Ah, ça dépend!

Raoul Léger
Moi, j'ai eu… le plus que j'ai eu, c'était 60 jours, quand j'ai été pris à Saint-Pierre-des-Corps…Non ! C'était pas pour ça ! C'est quand je me suis bagarré avec un type de machin… comment donc ? Du Jardin. Chaque fois qu'il passait le mec, il me faisait un clin d'œil. je dis « Celui –là, je vais me le payer ». Et ça a pas loupé, hein. Ah, je l'avais fait prévenir, hein. Le v'la qui repasse, il me le refait. Je cours dessus. J'y mets un coup de tête. Il s'y attendait pas. Je le pousse en même temps. Il tombe. Je l'attrape par les jambes. Je le fais tomber et puis de tout mon corps, j'y vais comme ça, hein. Le type, il se demandait quoi… hein. Alors là, j'y ai écrasé… Parce que j'étais petit mais j'étais un nerveux, hein.

Voulez-vous me dire un petit peu[13] qu'est-ce que… quelle faute un gosse peut avoir fait à huit ans ? moi, je vais vous dire une chose. J'ai été abandonné en 1919 par mon père à l'Assistance Publique. J'ai été abandonné à l'Assistance publique de Dieppes. Alors j'aime autant vous dire, j'aime autant vous dire, j'avais quand même huit ans presque, hein. Je suis né en 1911. Donc j'ai été mis à l'Assistance Publique en 1919, début 1919, hein. Et bien, j'aime autant vous dire que je me débinais à chaque fois.

Henri Delussé
Vous savez que le paysan français a en général… on a parlé de grippe-sou, on a parlé de caractère… notament chez les Normands, mais c'est un petit peu partout, surtout à cette époque là, disons le mot « exploitation ».

Raoul Léger
Je dis une chose : Que les paysans qui prenaient un pupille, les colons je peux pas dire, je n'ai jamais été placé par Mettray. J'ai été placé par l'Assistance Publique. Ben moi je dis que c'était de l'exploitation, comme monsieur Delussé vient de le dire. Là je suis d'accord avec lui. Le plus de rendement au moins de frais possible. On se levait à trois heures du matin. La première chose, c'était de nettoyer les vaches. Après traire les vaches, donner à manger aux chevaux, et à six heures partir aux champs. Soit labourer, soit… et moi qui n'avait pas été élevé dans les fermes, mettez-vous un petit peu dans l'état que j'étais, hein. C'était la chaleur des vaches, l'hiver qui nous réchauffait.

Henri Delussé
Comme le P'tit Jésus !

Raoul Léger
Hé, le P'tit Jésus, vous savez, je ne l'ai jamais vu, lui. Ce que j'ai vu, j'ai toujours vu le Diable.

Mauvais souvenirs[14]… mauvais souvenirs.

Jacques Bourquin
Alors ça, ce sont les cellules de la maison paternelle.

Raoul Léger
Ben, c'est… j'saurais plus dire laquelle… C'est tellement vieux, hein. Est-ce celle-là ? Mais ça devait être plutôt celle-ci… Ca devait être plutôt celle-ci.
Ca, c'était la cellule, hein. C'était pas ouvert, hein… Et ici, vous ne voyez personne. Personne, personne. Vous ne voyez même pas le gardien… C'est impensable hein ? Oui, et pourtant c'est vrai. Et c'est encore les mêmes barreaux ! ! ! Ils sont d'origine, les barreaux … Il y faisait pas chaud, hein… Il y faisait pas chaud.
Vous aviez juste la tinette là. C'était… elles étaient noires, quoi, elles étaient badigeonnées au goudron… Et ici, vous aviez le bat-flanc. Et par terre, c'était pas du ciment. C'était du plancher, hein. C'était du plancher par terre. Mais je crois, je ne jurerais pas, je crois qu'il y avait deux portes.

---

[13] Séquence filmée dans la salle à manger toujours devant les invités.
[14] Séquence filmée dans les cellules, sous la maison paternelle réservée au fils de la bourgeoisie. Ils n'avaient aucun contact avec les colons y compris pendant les offices religieux. Ce mitard était le degré supérieur des punitions.

Jean Déremeaux[15]
Oui. On a retrouvé les traces des gonds de deux portes doubles.
Est-ce que vous vous souvenez de l'inscription qu'il y avait au-dessus de la maçonnerie.

Raoul Léger
Oh, je ne saurais pas vous dire, mais… parce que j'étais pas très fort en lecture à l'époque, j'aime autant vous dire, j'étais plutôt illettré qu'autre chose, mais ça devait être un truc religieux.

Jean Déremeaux
Oui, c'était « Dieu vous voit ». On en a trouvé trois.

Raoul Léger
Ah, ben, oui ! Ca se peut. C'était certainement un truc religieux parce que la religion, c'était ce qui primait tout, c'était impensable ! Tout était fait au nom de Dieu.
Voue étiez ici, vous ne voyiez même pas le gardien parce que vous deviez mettre une cagoule parce que… pour pas voir les gars… pas un mot, hein ! Pour pas voir le gars qui enlevait la tinette et pas voir le gars… Il vous déposait votre morceau de pain et votre gamelle d'eau, là. Sitôt fini il tapait. Vous saviez… Il tapait un coup dans la porte. Vous saviez que… votre cagoule, vous mettiez ici, et il enlevait votre gamelle parce que… il ne vous la laissait pas dans la cellule, hein.
Et la nuit, vous deviez… vous avez votre couverture, c'est tout ce que vous aviez et vous deviez plier vos vêtements. Le type entrait. Le gardien… il y avait toujours un colon avec lui. Il ouvrait la porte. Il prenait vos vêtements. Il les mettait dehors… ouais. Ca vous vous rendez compte qu'on enfermait les gosses ici, là… hein ?… Ca dépasse l'entendement quand on attrape de l'âge… Ouais. Vous voyez ça, vous croyez que c'est un mauvais rêve que vous avez fait, vous savez. Vous vous demandez si vous ne rêvez pas. Et pourtant, voyez, j'ai pas de rancune, hein. Je… je… non. Fût un moment… disons jusqu'à… la trentaine, vous savez, peut-être un peu moins, jusqu'à 25 ans… là, j'avais de la haine même. Je m'étais dit… je m'étais juré, vous allez pas le croire, je m'étais juré de revoir un jour Gaveau. Je dis « celui-là, je le tue si je le vois ». Des idées de meurtres, parce que ça, pire que lui, j'ai jamais trouvé.

Jacques Bourquin
Et aujourd'hui, votre sentiment, c'est…

Raoul Léger
Non, maintenant, c'est… pff… qu'est-ce que je pourrais vous dire ? Je me demande je ne fais pas un mauvais rêve que… Non, parce que je ne crois pas avoir raté ma vie malgré tout. Je ne crois pas l'avoir ratée, hein. Ce qu'il y a… il y a une chose… forcement, une famille, j'en voulais une, hein. Quand vous en avez pas, vous voulez… j'en ai une. Hé bien je suis content, dans le fond, c'est un mauvais passage que j'ai eu dans la vie. Quand vous êtes gosse, c'est long, c'est très long.

Mettray le 15 février 1989

Réalisation

[15] Directeur de l'Impro. Il a pris le micro. Le sujet des cachots, même en 1989, est resté très « délicat » pour les membres de l'association La Paternelle.

Michel Basdevant
Centre de recherche interdisciplinaire de Vaucresson. Cnrs/ministère de la Justice
Jacques Bourquin Service des études Cnfe-Pjj

Retranscription
Michel Basdevant
Cnrs Printemps Université de Versailles Saint-Qentin-en-Yvelines
Mars 2002

Intervention de Raoul Léger dans l'émission de Daniel Mermet « Là-bas si j'y suis », sur France-Inter, le lundi 24 novembre 2003.

Raoul Léger[16]
J'ai toujours mangé-que-des-haricots… ils avaient tellement de champs, comprenez, il y avait environ presque 1000 hectares à… alors il fallait de la main d'œuvre pour ça.
J'ai été à Mettray, pour vol, pour avoir voler 100 francs. Imaginez-vous, une fois j'étais en nourrice, il m'envoie chercher du pain, il m'envoie chercher du pain chez le boulanger. Et en arrivant chez le boulanger je vois, un petit peu avant chez le boulanger, un beau mouchoir par terre. Un beau mouchoir, je le vois encore vous savez, avec des lisérés bleus tout ça, je le ramasse, il était tellement beau je le ramasse…

Vous aviez quel âge ?

Raoul Léger
J'allais avoir 11ans, 10 ans et demi, puisque je suis arrivé à Mettray au mois d'août 1922, alors donc je ramasse ce mouchoir, et dans le coin qu'est-ce que je vois ? Un nœud. Alors je défais le nœud. Dans le fond un gros billet ! C'était un billet de 100 francs. Jamais je n'avais touché un billet de 100 francs ! Ben je l'ai mis dans ma poche, je vais pas le donner à la nourrice pour qu'elle me donne rien du tout, c'est là que j'ai dit je vais me sauver. Et je me suis donc sauvé.
La première chose que j'ai fait c'est d'aller voir mon frère qui étai à Hélènes-les-Marais, j'ai acheté des bonbons tout ça, mais j'ai été pris après, et quand ils m'ont pris… ils ont trouvé les sous que j'avais sur moi, ah la la ! Ils ont compris tout de suite. « Où que c'est que t'as eu tout ces sous ? Tu les as volés ». J'ai dit non. Pam ! « Allez avoue que tu les as volés ».Ben j'ai dit non. Boum ! J'en rattrapais une autre. Alors là i m' dit « Ecoute, dis la vérité et on en parlera plus, on t'apporte à manger », j'étais au pain sec, pain sec et de l'eau, « Et on te dira plus rien ça sera fini, tu l'as volé à la nourrice ? » Alors je dis oui. Donc c'est là qu'ils ont dit « Bon comme il fugue tout le temps, on va l'envoyer à Mettray ».
Quand on arrivait on allait à la famille Jeanne d'Arc, qu'on appelait ça.
C'était organisé par familles et par âge.

Donc les familles ça voulait dire des groupes de gamins qui correspondaient à des classes d'âge ?

Raoul Léger
De mettons, de tout petit, parce que j'en ai vu arriver à Mettray à 7 ans et demi, ouais ouais.
Le pire c'est celui qui arrivait mettons à 14 ans qui tombait dans une famille où c'était tout des 14 ans qui avaient une toute petite connerie, qui tombaient, qui n'avaient jamais eu rien et qui tombaient là-dedans. Alors là c'était le désastre. Parce que à Mettray, 90% des types qui étaient à Mettray c'était tous des enfants de l'Assistance Publique. Comment je pourrais vous… ?
C'était dirigé, c'était tous les actionnaires de Mettray, c'était la Justice ceux qui y étaient qui s'occupaient de ça, c'étaient des procureurs de la République, des… tout des notables ! Et alors ces notables… il y en avait même qui étaient… au gouvernement. Et tous ces notables passaient à la caisse, parce que… il fallait que les gosses qui étaient là-dedans qu'ils rapportent. Fallait que ça rapporte. Comme moi j'ai travaillé à la brosserie. On était à la tâche.

La brosserie c'était quoi ?

[16] 92 ans en novembre 2003.

Raoul léger
On faisait des brosses, des balais tout ça… pour, qu'ils vendaient, et c'était pour, je l'ai su après…

Et vous aviez une dizaine d'années ? Non même pas !

Raoul Léger
J'avais 11 ans, là j'avais 11 ans, mais même, vous entendez ? Même à 12 ans, un petit gamin… on était à la tâche ! Et celui qui avait 14 ans ou 15 ans il avait la même tâche que celui qui avait 11 ans ! Mettons si c'était des brosses en chiendent, eh bien la tâche c'était 48 brosses par jour qu'il fallait faire 48 brosses. Et la… si c'étaient des balais de coco, c'était 32 balais de coco, il y avait 98 trous dans le balai, parce que c'étaient des trous on les comptait par trou, et attention… si c'était mal fait le type qui faisait une brosse mal qu'est ce qu'il prenait comme trous de trique ! Il prenait une sacrée trempe ! Si bien qu'à la fin on ne les sentait plus les coups. On les sentait plus. Bang ! Boum, trois quatre coups de bâton chacun, on gueulait mais… on les sentait plus. Le travail qu'on fournissait, ce qui était vendu… Ecoute, vous vous rendez compte il y avait trois grandes fermes à Mettray, il y avait trois grandes fermes, ils élevaient de tout, des poules, de cochons, des machins, on n'a jamais mangé un morceau de viande. Jamais un œuf.

Jamais, en fin de compte vous avez mangez…

Raoul Léger
Jamais jamais jamais ! Ca je vous le jure sur la tête de mes gosses. Jamais ! Vous entendez ? Même un œuf. Jamais. Tout était vendu. Les brosses qu'on faisait c'était vendu aux armes de Saint-Etienne. Tout était vendu. Mettray c'était ça, et quand ils avaient besoin de manœuvre ils téléphonaient aux Assistance Publique, allez pof, pour un rien ils envoyaient des types là-bas. C'était l'esclavage, c'était l'esclavage, écoutez comme dans les pays sous-développés, ils parlent de la Chine, c'était pire qu'en Chine !
A 6 heures du matin, on sonnait le réveil, l'hiver, 6 heures du matin, au clairon. On se levait. On se lavait, vous savez comme ça… c'était un tuyau percé de trous, et un filet d'eau qui coulait et on se lavait tous en dessous.

C'était des dortoirs ?

Raoul Léger
Ah oui ! Des dortoirs avec des hamacs. Des hamacs oui oui. Ecoutez, je crois, que le type qui avait conçu Mettray ça devait être un ancien marin ! Ah ouais ! Parce que tout était, même les tenues, on avait un béret avec un pompon dessus, ah oui ! Des gros sabots aux pieds. Alors on avait la tête rasée ! A la double zéro tous les 15 jours. Alors à 6 heures et demi on était en bas. Les marmites de soupe arrivaient. On mangeait la soupe. La soupe finie, 7 heures on était tous en rang pour partir au boulot. Jusqu'à 7 heures du soir. On faisait environ 10-12 heures, ça dépend, et quand c'était l'été, le jour de la moisson, là il fallait pas compter les heures !
Savez-vous le… à Mettray, les gars, ce qu'ils avaient le plus peur c'était des caïds. Vous savez les petits meneurs, les… le caïd c'est le plus fort, c'est le dominateur. Moi j'ai compris j'ai eu un… petit gars c'est lui qui m'a appris à me bagarrer. C'était un parisien, je m'en rappelle un gitan quand il parlait je le regardai tout drôle parce qu'il parlait comme le… c'était un petit mec qui avait été élevé, vous savez, dans la zone à Paris, c'était un zonard qu'on appelait à l'époque. Dire que je l'ai recherché après ! J'ai jamais pu le retrouver ce gars. Il m'avait appris drôlement à me bagarrer… et j'étais devenu méchant, j'étais devenu

méchant, j'étais devenu… j'étais devenu un petit caïd, parce que personne n'osait venir m'emmerder parce que… Je me souviens à la brosserie je me suis battu avec le type qui était le plus craint de, et il avait deux ans de plus que moi ! J'y ai mis une trempe ! J'y ai mis une trempe, il s'est jamais attendu au coup de tête que j'allais y mettre ! Et puis j'ai jamais foutu une, alors i m'disait, je me souviens encore ce qu'il me disait, je me souviens encore ce qu'i m'dit « N'attends jamais qu'il frappe, tape tout de suite ! » Il m'disait ! « Tu tapes tout de suite » i dit ! « T'as gagné » i dit. Un caïd ! Jusqu'à 14 ans c'était « Tu vas faire la corvée à ma place » « Tu vas faire cette corvée de chiottes » « Tu vas faire les chiottes à ma place ». Si c'est corvée de machin… si le type il avait… ses godasses à cirer, i disait… pas les godasses nos sabots là il fallait qu'ils soient propres, les galoches de dimanche, il fallait que ça soit ciré il fallait que ça soit… les boutons qu'on mettait dans le machin fallait, il faisait faire toutes ses petites corvées tout ce qu'il y avait à faire, lui il était le caïd i foutait rien.
Parce que je vais vous dire un truc. A Mettray, sur 80… disons sur 100 personnes qui ont été à Mettray, eh bien moi je suis persuadé, qu'il y en a 80% qui ont mal tourné. Surtout, pas ceux qui avaient des parents tout ça, mais parmi les pupilles de l'Assistance publique, moi j'en connais pas mal qui ont été au bagne. Moi j'ai été au bagne militaire, eux au vrai bagne là-bas à Cayenne y en a qui y ont été.

Dans les années 20 ?

Raoul Léger
Ah oui ! Ben 22-25… A l'époque c'était pas comme maintenant. C'était pas comme maintenant…
J'ai connu un gars ici… trois mois de prison ! Un malheureux, il avait rentré dans une boulangerie, et puis il avait volé un pain… trois mois de prison…voler un pain…il chialait là, j'avais… c'était en 1933. Un simple vélo ! J'ai connu un type aussi il avait volé un vélo, écoutez, il valait pas vingt balles son vélo. Savez combien qu'il a eu ? Six mois de prison ! Il avait jamais passé au tribunal, jamais, rien du tout. Et vous savez pourquoi qu'il avait volé le vélo ? Pour aller chercher du travail. Il était parti avec ce vélo, il voulait aller moissonner, vous savez faire la moisson… oui…
Je vous dirai une chose… nous on appelait ça la pédérastie, le pédéraste vous savez… ça se passait dit-on, dans les familles au-dessus de 15 mais j'ai jamais vu à la famille G, mais on voyait déjà qu'il y avait cette tendance qui s'amenait… mais alors les familles au-dessus c'est chez les grands ça se passait. Ca commençait quand j'ai parti à la famille G, là il y en avait déjà. Mais attention, si ils étaient pris, un… comment donc… un pédé quoi si vous aimer mieux, qui était pris à… alors là c'était 60 jours de cachot. 60 jours de cachot ! Pour les deux. Parce qu'ils passaient au tribu… au prétoire du directeur pour immoralité. On les appelait les… les gaïlles.
Roger il s'est évadé ils l'ont jamais retrouvé. Je me suis évadé avec. Ah ouais ! Mais moi j'me suis fait prendre.

Votre pote Roger, le zonard ?

Raoul Léger
Ouais. Eh ben un jour, on était au… au dortoir, alors i me dit « Ecoute Léger j'ai quelque chose à t'dire » J'ai dit « Qu'est-ce que tu as à me dire ? » Ben i m'dit « Je vais me mettre les bouts. » « Tu vas te mettre les bouts, pourquoi tu vas pas faire ça ? » j'dis. « Tu sais c'est rare qu'on se fait pas repiquer » j'dis. « Tous ceux qui se débinent ils reviennent ici. » Parce que

c'était la chasse quand, ils avaient une prime les… les civils quand ils ramenaient un machin…

Les gens dans le coin ?

Raoul Léger
Ah oui ! C'était 100 francs. Tous le savaient. C'était la chasse après vous. « Tu viens avec ? » i m'dit. Alors j'ai pas voulu me dégonfler. J'étais pas flou. J'ai dit oui. « Tu l'dis à personne » i m'dit. Alors i m'dit « Tu verras quand on sera à Paname » i dit.

A Paname ?

Raoul Léger
I dit « Là, j'ai mes copains, ils me retrouveront plus, tu sais. », « Là-bas ils me retrouveront pas » i dit. « Ils m'ont eu fois, mais, pas deux » i dit. Alors on s'est évadé. Dans la journée on se faisait voir, donc on a attendu le soir. On s'est fait enfermer dans le réfectoire. On n'a pas bouffé. On a fauché un pain. On a passé par la fenêtre du réfectoire et puis pof. On était tout de suite… dans les champs. C'était les champs tout de suite. « Tu vois la ferme là ? » i dit. « Je vais aller y jeter un coup d'œil » i dit, « cette nuit » i dit, « dans la ferme. » « Tu sais rouler en vélo ? » i m'dit. J'dis non. « Merde, c'est con » i dit. J'dis « pourquoi ? » « Ah parce que il y a deux vélos justement là, dans la ferme » i dit. Je savais pas rouler en vélo, alors je pouvais pas lui dire que je savais. Il m' dit « C'est dommage en deux jours on est à Paris avec un vélo. Alors je dis « Ecoute Roger prend le, moi je vais sauter dans le train, je vais tâcher ». Quand il est parti j'ai pleuré quand j'm'ai retrouvé tout gniard là… J'ai dit « j'ai fait le con j'aurai pas dû… »…(rire)… mais enfin je voulais pas perdre la face avec... Il est rentré dans la ferme, j'avais le tract, j'ai dit « merde » c'est vrai que quand on attend c'est long… et d'un seul coup je vois qu'il revient avec le vélo. Et je l'ai vu partir. I m'dit « T'as bien compris, tu demandes pour aller à Pantin », je me souviens, « Tu demandes pour aller à Pantin, et quand tu vas être à Pantin, tu demandes, pour aller au cimetière de Pantin, et là, quand tu seras au cimetière de Pantin, tu demanderas le père Pinard ». J'ai…(rire)… j'ai jamais pu y aller ! Et quand j'y ai été quand… beaucoup plus tard, j'ai demandé le père Pinard. Le père Pinard était mort…alors j'ai jamais retrouvé… Oh Jésus !… j'ai eu le tract… Tu trouves un copain comme ça, t'en trouves un dans ta vie. Je crois que je n'en n'ai jamais rencontré un autre… de toute ma vie. Jamais rencontré un autre copain de ça. Et j'y ai toujours pensé. Toujours… j'aurais…j'aurais donné, je sais pas… des milliers de francs pour le revoir. De tout ce que j'avais, aller dans un restaurant et puis bouffer ! Aller voir les filles ! Et puis dire « Tiens… » Ah ça, ça aurait été mon rêve ! C'est un copain que je n'ai jamais oublié, tu te rends compte ? Et j'avais, à l'époque, j'avais 11 ans, un peu plus de 11 ans.

Vous, qu'est-ce que vous tirez de cette expérience, de ces cinq ans à Mettray ?

Raoul Léger
L'expérience que je tire ? Ah ! Qu'il y a rien de bon à tirer d'une maison de correction quelle qu'elle soit, vous entendez ? Là ils vont rentrer comme délinquants ils vont sortir comme des criminels. Ce n'est pas ça qu'ils doivent faire. Moi je vais vous dire une chose, quand je suis sorti de Mettray, de machin j'étais sans rien, l'Assistance publique m'a mis dehors avec 500 francs. Quand j'ai eu acheté des souliers et un pantalon de… civil, tout ça, il me restait plus rien. Je couchais dehors. J'ai couché sous les portes de Paris. J'ai couché à la gare dans des wagons.

Vous aviez quel âge, quand vous êtes sortis ?

Raoul Léger
J'avais… 16 ans, pas tout à fait 16 ans. Je suis sorti au mois de mai 1927.

Est-ce que vous êtes sorti meilleur …

Raoul léger
Ah non !

… ou pas ?

Raoul Léger
…(Rire)… oh non ! Pas du tout pas du tout. Que du mal, parce que le bien je l'ai appris, j'ai appris à lire, le plus à Calvi. Dans la marine j'ai appris à lire, et après je me suis perfectionné au bagne.

Quand vous sortez de, de Mettray, vous avez 16 ans, et vous savez toujours pas lire ?

Raoul Léger
Ah non non non non ! Ah non j'savais pas lire ! Pas du tout, je savais, rien.

Mettray, c'était l'école du crime ?

Raoul Léger
Ca ne peut être que ça. Vous vous devenez une cloche ou un caïd. Voilà. Et je vous dis un truc, je n'avais peur de personne. Il aurait pu faire deux mètres et deux cent kilos je crois que j'aurais rentré dedans. Moi j'ai vu un type, à chaque fois qu'il était contre moi, à chaque j'y mettais une trempe, et il revenait tout le temps. Tout le temps il revenait ! Donc un beau jour, ce type là, je me souviens, il s'appelait comment ? Verleu…Vereu il s'appelait, i m'dit « Tu viens ? » « Ah non c'est toi qui va venir » j'dis. « Tu viens espèce de grande pétasse ! » j'dis « Tu viens ? » Qu'est ce que je lui ai dit…(rire)… il fonce sur moi, mais je l'avais vu, il envoie son pied mais je lui rattrape le pied, j'te l'ai, à bout de bras comme ça je le tenais, je tenais son pied à bout de bras, alors il était là, il dansait ! Et puis d'un seul coup je saute, blag, je, avec sa jambe je reviens sur lui, ma tête en plein dans la sienne comme ça, je lui en ai foutu une trempe maison ! C'était fini après, plus personne m'emmerdait. Parce que qu'il n'y avait pas de cadeau à Mettray. Tu mettais un coup de pompe dans la gueule d'un type avec tes sabots aux pieds… comme ça…
Tu sais je vais te dire un truc mon garçon… que 30 jours de cachot, seul, dans un trou, tu sais pas de papa ni maman qui viennent… ça vaut un an de prison. Crois le. Tu peux pas te figurer… ce que c'est… parce que moi je te le dis j'ai été à Mettray là-dedans j'ai fait le machin du cachot qu'on appelait le tombeau. J'y ai été pendant… 45 jours, au pain sec et à l'eau. Tu peux pas te figurer. De tout Mettray c'est ce qui m'a marqué le plus c'est ces 45 jours là… Ah ouais !… Phutt… on a envie de se tuer, des fois… On a envie de se supprimer.